

JEAN-NOËL SCHIFANO

**ARCHÉOLOGIE  
D'UN AMOUR**

roman

*nrf*

GALLIMARD

JEAN-NOËL SCHIFANO

ARCHÉOLOGIE  
D'UN AMOUR

roman

*nrf*

GALLIMARD

*à Elsa,  
ma fille napolitaine*

## I

### *Musique sur les eaux de Charon*

Si quelque jour étant ivre,  
La mort arrêtaït mes pas,  
Je ne voudrais pas revivre  
Pour changer ce grand trépas.  
Je m'en irais dans l'Averne,  
Faire enivrer Alecton  
Et planter une taverne  
Dans la chambre de Pluton.

Chanson de Maître Adam,  
*Aussitôt que lumière*

Ce soir-là d'une fin mai napolitaine, un de ces soirs qu'aimait tant Giannatale à qui ne restaient plus que les roses de la célèbre et mélancolique chanson d'amour *Era de maggio...* « C'était en mai et moi je ne l'oublie pas... Une chanson que nous chantions à deux voix / Et qui disait, Cœur, cœur, mon cœur, si loin tu t'en vas... *Core mio, luntano vaje...* Je reviendrai / Quand reviennent les roses. / Si cette fleur revient en mai, / En mai moi aussi je serai là. »

Un soir rose sombre sur terre, rouge sang dans le ciel, avec envolées de lucioles dans les roseaux, comme des notes vertes et jaunes, longues, brèves, croches sur le pentagramme des

constellations, ce soir-là, derrière le Pausilippe, en plein dans les Champs Ardents, dentelle de tuf où le magma en feu brûle par plaques sous vos pas, ce soir-là, au sifflet de faussets des foulques, flèches noires à iroquoise raie blanche sur la tête filant en effleurant l'eau de leurs gros doigts griffus, tout affolées par ce remue-ménage sur leur lac rond comme une hostie lunaire dans son cratère, aimantées par une communion charnelle, ce soir-là, la rive circulaire de l'Averne, tel un calice géant pour soifs infernales, déborde des troupes d'ombres humaines jouissant dans les rires et les cris de la nuit qui tombe, rapproche les pas, les souffles, les mots et les membres, dans l'attente d'un concert annoncé du fameux « Noir à demi », Joe Nino Saturn et son saxo.

JNS, comme il est gravé en lettres zigzagantes dans le pavillon doré de son instrument, et sur les affiches qui portent, sous son portrait de Noir à demi sur fond noir profond, grande croix d'or enchaînée à son cou et battant sur sa poitrine, une haute couronne de crin crépu et son teint éclairci de Métis né des amours d'un GI afro-américain débarqué en 1944 avec l'armée US et d'une toute tendre adolescente napolitaine, une Vésuvienne rondelette de Torre del Greco écrasée de pauvreté, affamée et errante sous les dernières cendres du volcan dont l'éruption de mars et les mugissements couvrirent le cri sanglant de l'hymen déchiré.

Il s'appelait John Smith, il était de passage, Joe Nino Saturn n'a jamais pu le voir, même au cours d'une tournée en Amérique. Il n'a d'ailleurs pas cherché vraiment cherché à le rencontrer. Il ne lui en veut pas, il le révère comme un dieu antique métamorphosé en myrmidon couvert d'une armure de boîtes de conserves et décoré de tablettes de chocolat qui, au débarqué, aurait honoré sur la terre qui tremble, hurle et bouillonne, une mortelle par force toute soumise.

Sur l'affiche, comme l'avait lu avec surprise Giannatale, deux autres noms accompagnent le célèbre saxophoniste : Gio Baïo sous le dessin de son instrument, un cor d'harmonie qui lui fait comme une auréole de petits tuyaux. Et Daphné Mora, enlaçant une lyre grecque, antique, précisément reconstituée avec ses sept cordes et, comme caisse de résonance, une carapace de tortue dont on voit l'épaisseur de la coque lisse en cuir plus qu'en écailles. Elle embrasse entre ses seins les bras de sa lyre, sa main droite est serrée sur le long plectre incurvé. Lui, Gio Baïo, réchappé des quartiers nord de Naples toujours nourris à la propagande gomorra, jeune, à peine sorti de l'historique conservatoire de musique San Pietro a Majella, poupin, passionné, faune à la chevelure rousse qui lui couvre le front et les oreilles, aussi jeune que Daphné Mora qu'il maille de regards verts et amoureux.

La Mora (déjà célébrée de Naples à Matera, et qui mérite le « la » des divas), elle, a l'air naturel et divin d'une déesse de la Grande Grèce. D'une langueur ardente, prête à s'envoler dans une tarentelle, elle porte une longue robe blanche ourlée sur ses chevilles d'une frise grecque en fils dorés, sans manches, à crevés sous les bras jusqu'aux hanches, une manière de péplos qui découvre, quand elle ne se replie pas sur sa lyre pour pincer les cordes de ses doigts ou les frapper de son plectre, le globe oblong nu et rebelle de ses seins à la pointe rosie ; sa chevelure noire ondulant dans son dos largement découvert est un balancier des désirs. Sa bouche, ses yeux, sa chair vénusiennement vallonnée, Giannatale, fasciné, ivre des joies sensuelles les plus douces et les plus extrêmes, aimera y revenir, tant et tant, n'ayez crainte !...

Juste avant qu'elle ne monte sur le radeau, à la poulie ouest, en quelques pas et un dialogue vif et murmuré, elle a rejoint Giannatale

et l'a invité d'un sourire de sa bouche dévorante à la voir danser sur le sable noir de Torre del Greco.

Les spectateurs grouillent avec voluptueuse lenteur comme des lucioles hélantes, soupirantes, à l'heureux caquet le disputant à celui des foulques, et riantes sur la rive parfaitement circulaire. Au loin, autour du lac aux eaux douces et salées par la mer grâce aux canaux capricieux et gourmands d'un Auguste, empereur ami de Virgile et lucullien amateur d'huîtres pied de cheval, de daurades royales mâles élevées dans le lac Lucrino, voisin de l'Averne, les silhouettes deviennent cendrées, parcourues par les dernières lueurs rouges du ciel : sans-visages aux membres agités comme les corps pompéiens évidés de l'an 79, redécouverts par l'archéologue Giuseppe Fiorelli en injectant du plâtre dans les chairs évaporées, bras levés et jambes gigotantes sous les couches ardentes de lapilli et de cendres expulsés par le Vésuve... Ils vont, suspendus dans un mirage circulaire, fouettés sur toute leur hauteur par les grands joncs des tonneliers, par les roseaux sauvages qui, souvent brisés, font par leurs blessures souple couronne susurrante au cratère liquide, tandis que leurs aériennes quenouilles se reflètent dans le lac tels mille métronomes sollicitant la musique impatientement attendue.

D'éphémères exuvies hyalines, au moindre souffle, à la moindre flèche de lumière, vînt-elle du jeu des smartphones, brillent soudain une dernière fois pour rappeler la vie qu'elles ont entourée et protégée, sur des tiges aquatiques, à côté du solide rubanier, de la menthe frémissante, de la fière massette, des buissons de mûriers et de la messagère des dieux, aimée d'Héra en particulier, l'iris jaune, jaune comme la fleur du genêt, l'iris jaune par bouquets, qu'en réaliste lyrique Hésiode, dans son deuxième hymne homérique, nomme, l'Averne en brûlante mémoire, les flambes d'eau, braseros de pétales solaires entre les touffes de roseau où nichent les foulques,

où pétillent, aux sons perlés et mouillés des instruments qu'on accorde, le bonheur et l'amour. Et l'asphodèle, jaune clef des Enfers aussi, quand on le cueille, en un rapt du désir, du cri et de la main... Corolle de pétales dressée, moins humble que le bouton-d'or, les renoncules flammettes éclairent au ras du sol les pas hésitants.

Pour la première fois depuis de longues années, Giannatale a l'impression, porté par la rive animée de tant de vies secrètes qui font une éternelle ronde, de sortir du long sommeil de son corps demeuré trop longtemps en chrysalide, lui aussi, sous les souples caresses au passage d'une impatience glanduleuse.

Au milieu du lac, et, grâce à un système de cordages et de poulies fixé par des nœuds d'Héraclès à des plots trapus enfoncés sur la berge aux quatre points cardinaux, se déplaçant du nord au sud d'est en ouest, et demeurant la plupart du temps au centre, le large radeau des musiciens qui, tous trois à environ deux mètres de distance, semblent flotter debout, immobiles ou glissant, sur le clapotis des eaux, scène inouïe en ce lieu qu'Homère nous dit gueule ouverte sur l'Au-Delà, et qui fait battre d'admiration le vieux cœur de Giannatale généreusement éclairé par la pleine lune, comme tout l'Averne et ses collines couvertes de vignes aux ceps tourmentés.

Giannatale n'a plus le visage lisse et ondulé de sa maturité ; depuis plusieurs lustres une barbe en flot d'écume floute l'ovale tavelé de son crâne quasi chauve, de ses pommettes hautes et aiguës. Rares sont celles et ceux qui l'ont connu et qui le reconnaissent. Personne, croit-il, sauf Daphné semble-t-il, dans cette nuit des cent et cent sans-visages. Ses yeux noirs se dorent à présent de rires et de curiosités. Parfois, ils s'enflamment de rage ou de passion.

Soudain, du milieu de la scène flottante, ses deux complices un pas en arrière, Joe, le torse barré de son saxo ténor aux éclairs de

lune et au col de cygne, chante en napolitain, depuis sa naissance il ne connaît pas d'autres langues universelles, et l'américain moins que toutes, un *assolo* qui immobilise les foules jusqu'à cet instant tournant sans trêve en une ronde d'ombres. Le rideau de la nuit est tombé d'un coup. La lune s'est voilée. La voix de cuivre, passant du grave à l'aigu, du tonnant au tremblant, la voix cuivrée comme un double confidentiel du saxo, comme un duo. Le chant de Joe paraît venu de la barque de Charon où le passeur des Enfers en haillons, la peau sur les os, échevelé et livide, l'œil en feu et la gorge en hurlements, entasse depuis des millénaires, à coups de rame répétés sur les échines, les sans-visages élus aux flammes impitoyables du royaume d'Hadès...

*'O sanghe*, le sang, c'est la psalmodie qui teint soudain de rouge notre nuit lunaire. Sur un signe de tête de Joe, le cor de Gio Baïo, en sourdine, doux et caressant, les lèvres collées à sa longue embouchure, le poing droit enfoncé dans le pavillon, les doigts de la main gauche sur les palettes, les coulisses, un seul tube qui s'enroule en un labyrinthe de quatre mètres et porte des sons de velours comme une confiance, une caresse suspendue au-dessus du lac des Enfers.

*Prego' o' Signore'*, Je prie le Seigneur,  
Un miracle ! vrai  
Je prie le Seigneur  
Qu'il arrête cette terre  
Que de sang dans cette terre  
Les larmes des gens  
Le sang du peuple perdant  
Mais tu vois tu vois ces gens  
On ne peut plus marcher

Je fais comment pour te prier si tu ne descends pas  
nous sauver  
Le sang coule dans nos veines  
Je prie la nuit et je prie le jour que ça finisse  
Cette guerre  
Terre notre terre, ma terre  
Seul Dieu sait  
Ce que nous faisons ici.

Et Joe, essoufflé par tous les mots souffrants de cette prière napolitaine, embouche le bec de son saxo Jupiter, lèche l'anche pour l'assouplir, la suce muettement deux coups, souffle à lèvres serrées. Quatre notes de saxophone vibrent sur l'eau jusqu'aux roseaux de la rive où se dessinent les paquets d'ombres agitées. Elles vont et viennent, elles ont l'air de dire : il faut faire comme nous, souffrir ou jouir en mesure. Il caresse alors les vaguelettes à *do* 4, un dièse velouté qui va, du pavillon, droit aux cœurs... Et puis, comme surgi du fond de l'Averne, il expire sans mesure et sans temps tout son souffle dans un piétinement jubilatoire. Il vibre lui-même comme l'anche de roseau entre ses lèvres, les sons du plus aigu au plus grave et du plus grave au plus aigu, sans discontinuer, les gammes étranglées au lasso de son inspiration, une longue plainte coupée de sanglots, déchirée de ricanements, le lac et les centaines et centaines d'ombres vibrent en silence portés par les ondes aériennes et liquides, portés par ce Noir à demi qui reçut, enfant, son premier saxophone Jupiter des mains de sa mère, et qui, depuis, n'a cessé, à travers les temps et les espaces, de héler son père et de lui redonner voix et vie.

Joe Nino Saturn semble copuler avec son saxo, avec ce corps métallique percé de trous et couvert de clefs, avec la culasse caressée dans son arrondi qui relie pavillon et corps, avec l'anche léchée, liée baisée entre ses lèvres, un si long profond baiser passionné bec à

bec... Bouleversés, tous, par cette pulsation irrépressible, infinie, cette rythmique du retour au pays d'avant-naître... Par ces inattendus et déchirants *diabolus in musica*, ces accords diaboliques d'inférieure *scordatura*, ces torturants désaccords qui, par contraste, font jouir encore davantage de la plénitude des sensuelles harmonies. Et Joe souffle toute son âme de Noir à demi dans le finale de ce morceau de transe, en ligne de basse entêtante, une lancinance à la Monteverdi, à la Coltrane, à la Gesualdo, notre génie de tous les génies, le souffle du poème, le souffle de la respiration amoureuse, le souffle du cor, le premier souffle, le dernier souffle... Joe qui lie tous les souffles en jouant toujours l'oreille.

Et emporté par la plus haute note, il expire sur lui-même et sur son instrument lové sous son ventre, dans le silence qui suspend les respirations – suivi de cris, de *bravissimo*, d'applaudissements ; et les poulies des points cardinaux, l'une après l'autre, pour offrir au plus près JNS brandissant à présent son saxo libéré, ont rapproché le ponton de la berge.

Une ombre imposante, presque humaine, apparaît soudain et passe par à-coups, projetant en dents de scie une jambe après l'autre, en équilibre périlleux entre la terre, l'eau et les foules mouvantes, comme une danse des faux pas, elle se fait place en lançant à droite et à gauche des mots obscènes, comme des tics aboyés... On se recule avec crainte, curiosité, rires étouffés, respect comme devant une créature hybride fascinante, habitée par une force surnaturelle. La chimère a un grand carnet d'artiste entre les mains, et, à chaque tic, à chaque vocable mordant les sexes lancé comme on crache, elle fait un trait de couleur : sur chacune des pages qu'elle montre en un éclair aux sans-visages qui l'entourent et se détournent en poussant des Ô ! *Bellissimo* !... elle dessine obstinément les mêmes énormes yeux

révulsés par dizaines en ronde autour de la pleine lune, et qui se reflètent jusqu'au fond de l'Averne.

En zigzags de pas, de mots aboyés et de coups de crayon, l'ombre de Cerbère a disparu dans le bouillonnement de la nuit phlégréenne.

À nouveau au centre du lac, silence mystérieusement bruisant rétabli et éclairs de smartphones rentrés dans la nuit, debout, immobile, majestueuse, Daphné embrasse sa lyre. Même si elle se refuse à chanter, celle qui deviendra bientôt la pudique impudique de Giannatale a la voix d'une chanteuse homonyme, Dafné Kritharas, si l'on ajoute à ses si douces harmonies le ton nasal et rauque, quand elles forcent leur timbre, des filles du Vésuve. Elle a le nez puissant et sensuel des korès, tel qu'on le voit dans la statuaire, depuis l'Étrurie jusqu'à la Grande Grèce, et ses grands yeux d'or en amande semblent détachés d'une fresque pompéienne. Sa joue droite, qu'elle voile souvent, et qui émeut tant Giannatale et qui recevra ses premiers baisers et coups de langue, a de temps à autre une large éruption d'acné, un sang trop bouillonnant jusqu'au derme couvant le feu, sa joue droite si tendre, piquetée comme un visage de marbre mordu par les lithophages, comme le jeune Bacchus de marbre blanc remonté resplendissant après deux mille ans du fond de la mer de Baïa, entre la Punta Epitaffio et les murailles du château aragonais... Ah ! Oui, il va tenir sa tête entre ses mains, les doigts filant dans sa chevelure jusqu'à caresser sa nuque et, malgré son non non je t'en prie, Giannatale, ses non de honte et de désir, il va lécher sa joue d'un long coup de langue, avant de plonger dans leurs baisers salivants langue à langue, comme s'il léchait d'abord tous les cratères à vif de notre terre rebelle, mouvante, si charnelle, et enflammait sa bouche jusqu'à sa glotte, effréné jusqu'à ses freins tendus à se rompre.

Giannatale, contre toute attente, était à nouveau habité.

Emportée dans ses sourires et dans le mouvement de sa bouche à la pulpe vive, sa fossette au menton comme une invite pour Giannatale à ouvrir encore et sans trêve ses lèvres de baisers, Daphné est debout, flotte sur l'eau, et sous la brise tiède son péplos donne l'impression d'une voile blanche retroussée ; un lutrin est apparu devant elle. Contre ses seins, entre ses bras les bras de sa lyre. Le manche du plectre bien en main, elle frappe de longues vibrations qui se suivent, tourbillonnent autour du lac, et fige à nouveau les ombres.

En *hypaté*, dirait son maître, Nikos Xanthoulis, qui n'a plus rien à lui enseigner tant elle est devenue virtuose de la lyre. Tout à coup, comme une déchirure sur la soie sombre du lac, elle passe de la note la plus grave à la *néte*, la plus aiguë. Et puis, laisse le plectre pendre au bout de sa cordelette tressée pour pincer toutes les harmonies les plus moelleuses, toutes les vibrations les plus intimes, comme un liquide, un vin enivrant, les palpitations infiniment tendres de sa harpe enveloppent de frissons Giannatale et les ombres muettes, les sans-visages serrés par grappes adulantes, émues, presque inquiètes. Elle nous envoûte dans les tonalités archaïques des Dionysies de la Grèce antique, quand se répondaient syrinx, diaule, tambourins, lyre...

C'est alors que Daphné Mora a fait entendre sa voix avec la voix de sa lyre, les deux voix se suivent ou se superposent, cordes sensibles de tout son corps que connaîtra bientôt dans toutes ses modulations mieux que quiconque Giannatale, et nous sommes dans les métamorphoses, celles d'Ovide, et Daphné lit vit respire soupire vibre avec ses sept cordes devant Daphné...

... Apollon aime aussitôt ; la nymphe fuit jusqu'au nom d'amante. Beaucoup de prétendants l'ont demandée. Souvent son père lui a dit : « Tu me dois un gendre, ma fille. » Souvent encore son père lui a dit : « Tu me dois des petits-enfants, ma fille. » Mais elle, comme s'il s'agissait d'un crime, elle a horreur des torches conjugales ; la rougeur de la honte se répand sur son beau visage et, ses bras caressants suspendus au cou de son père, et ses lèvres collées à son oreille, elle lui répond : « Permits-moi, père tant aimé, de jouir éternellement de ma virginité. » Il consent ; « mais tu as trop de charmes, Daphné, pour qu'il en soit comme tu le souhaites, et ta beauté fait obstacle à tes vœux ». Apollon brûle jusqu'au fond de son cœur. Il contemple les cheveux décoiffés de la nymphe flottant sur son cou sans ornements. Il voit ses yeux brillants comme les astres ; il voit sa bouche aux lèvres pâles entrouvertes qu'il ne lui suffit plus de voir ; il admire ses doigts, ses mains, ses poignets et ses bras à demi nus ; ce qui lui est caché, il l'imagine plus parfait, plus désirable encore. Elle, elle fuit, plus rapide que la brise légère ; il a beau la rappeler, il ne peut la retenir même avec ces propos : « Ô nymphe, je t'en prie, arrête, ce n'est pas un ennemi qui te poursuit, ô nymphe, arrête !... J'ai pour père Jupiter, c'est moi qui révèle l'avenir, le passé et le présent ; moi qui marie le chant aux sons des cordes. La médecine est une de mes inventions ; dans tout l'univers on m'appelle secourable et la puissance des plantes m'est soumise. Hélas ! il n'y a point de plantes capables de guérir l'amour, et mon art, utile à tous, est inutile à son maître. »

[...]

© *Éditions Gallimard, 2024.*

JEAN-NOËL SCHIFANO

*Archéologie d'un amour*

Rieuse, libre, surgie des eaux nocturnes de l'Averne infernal, Daphné vient à Giannatale, tel un cadeau vésuvien qu'il n'espérait plus. Et sous les pas dansants de la jeune archéologue, toute la poussière du passé, toutes les lourdeurs du quotidien s'envolent par enchantement, dans la sublime harmonie que les amants nous font vivre.

Entre Pompéi et les Champs Ardents, entre le monde des morts et le temple de Vénus, entre la jeunesse et la sénescence, l'aventure et le dialogue amoureux ouvrent ici à la magie retrouvée des métamorphoses existentielles qui fondent toute vraie connaissance. Toute vie nouvelle.

*Jean-Noël Schifano, de cœur napolitain, est l'auteur de nombreux récits, essais, romans. Il est aussi traducteur et éditeur.*

*nrf*



## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

CHRONIQUES NAPOLITAINES, Le Chemin, 1984 ; nouv. éd. CHRONIQUES NAPOLITAINES, Folio n° 2008, 1989.  
LA DANSE DES ARDENTS OU LA VIE DE MASANIELLO, Blanche, 1986 ; nouv. éd. LA DANSE DES ARDENTS OU LA VIE DE MASANIELLO, Folio n° 3464, 2001.  
LES RENDEZ-VOUS DE FAUSTA, Blanche, 1989 ; nouv. éd. LES RENDEZ-VOUS DE FAUSTA, Folio n° 2283, 1991.  
DÉSIR D'ITALIE, Folio n° 288, 1990 ; nouv. éd. 2019.  
L'ÉDUCATION ANATOMIQUE, Blanche, 2001.  
EVERYBODY IS A STAR. *Suite napolitaine*, Blanche, 2003.  
SOUS LE SOLEIL DE NAPLES, Découvertes, 2004.  
CREATOR VESEVO, photographies d'Alain Volut, 2008.  
E.M. OU LA DIVINE BARBARE. *Roman confidentiel non finito*, Blanche, 2013.  
LE TRÉSOR DE NAPLES. *Les Joyaux de San Gennaro*, Jean-Loup Champion et Paolo Jorio dir., 2014.  
ENCORE UN TOUR AUTOUR DE LA VIE. *Chroniques napolitaines III*, Blanche, 2016.  
LE CORPS DE NAPLES. *Nouvelles Chroniques napolitaines*, Folio n° 6394, 2017.  
LE COQ DE RENATO CACCIOPPOLI, Blanche, 2018.  
ANNA AMOROSI, Blanche, 2020.

*Chez d'autres éditeurs*

NAPLES, Le Seuil, 1981.  
NAPLES, Autrement, 1987.  
DICTIONNAIRE AMOUREUX DE NAPLES, Plon, 2007. Dernière édition, 2023.  
LA FEMME-FONTAINE. *Roman brut*, Fayard, 2009.  
LE VENT NOIR NE VOIT PAS OÙ IL VA. *Chronique italienne*, Fayard, 2010.  
IL RAMO D'ORO. UN GIALLO DELLE ORIGINI, Colonnese editore, 2023.

# TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicaces

I. *Musique sur les eaux de Charon*

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achévé de numériser

Cette édition électronique du livre  
*Archéologie d'un amour* de Jean-Noël Schifano  
a été réalisée le 27 mars 2024  
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073068804 - Numéro d'édition : 631829)

Code produit : Q06638 - ISBN : 9782073068835.

Numéro d'édition : 631832

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.